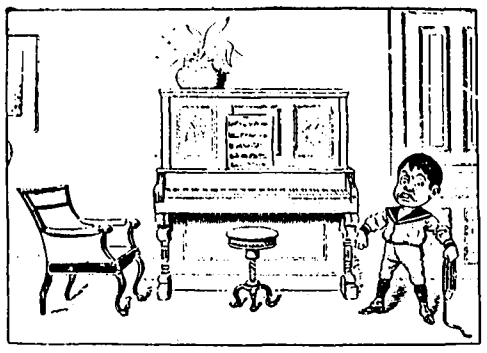
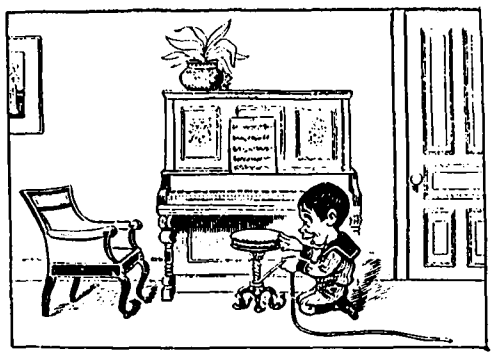
DERVICHE TOURNEUR



I

Le petit Auguste (tragiquement).—Comment, ce butor qui vient voir ma sœur se sera permis de me battre ! Attends un peu, grand benet, on n'a pas fait tourner des toupies toute sa vie pour ne pas avoir raison d'un serin pareil. Attends un peu !



II

Et Auguste enroula avec soin, autour du tabouret du piano, une longue corde qu'il avait apportée.

DEVANT LES VOLETS FERMÉS

Quand les rideaux discrets ont quitté vos fenêtres,
Quand, durant tout l'été, vos volets sont fermés,
Je dis : " Elle est allée avec les fleurs champêtres
Causer, rire et bercer les souvenirs aimés !..."

Et je forme des vœux d'un bonheur idyllique,
Où tout chante et se mêle en un joyeux réveil,
Et je me représente un jardin symbolique,
De frais bosquets, de fleurs qu'inonde le soleil !

Autour des bancs de marbre, envahis par le lierre,
Le rythme du plaisir éveille un monde entier
De doux secrets contés d'une voix familière,
Et trop longtemps captifs au fond du cœur altier !

J'entends des bruits légers sous la ramure folle :
Est-ce le pas craintif de l'amour échanson ?
Est-ce un couple d'oiseaux qui d'un arbre s'envole,
Ou seulement la brise effleurant le gazon ?

Est-ce une âme blessée, ivre de solitude,
Ou la réalité d'un rêve étincelant ?
Est-ce une passion qui craint sa certitude,
Et va dire sa peine au feuillage tremblant ?

C'est ainsi que voyage avec vous ma pensée,
" Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui ",
Comme disait Chénier sur sa lyre brisée,
Et qui sait si demain vaudra mieux qu'aujourd'hui !

Mais, j'ai de vos regards conservé la mémoire,
Rien ne peut l'altérer, rien ne la peut bannir,
Et vous savez combien nous est douce la gloire
De jeter quelques fleurs autour d'un souvenir !

HIPPOLYTE BOFFENOIR.

SOUVENIR DE CARNAVAL

Cette année le confetti a été le roi du Carnaval, que les joyeux ébats aient lieu sur les bords parfumés de la grande bleue ou sur ceux, d'un bleu plus gris, que baigne la Seine.

A-t-on jamais pensé à écrire l'histoire d'un de ces minuscules petits papiers qui ont animé, et animent encore, à un si haut point, nos bons carnavals contemporains ?

Je suis en mesure de vous donner les impressions d'un confetti qui, accidentellement, pénétra dans mon oreille gauche, il y a quelques semaines, et, rendu dans le tympan, me conta son histoire.

" Oui, j'ai été sapin ! Sapin dans la montagne. J'ai vu tomber les neiges, puis entendu les oiseaux du printemps.

" Je comptais bien vivre et mourir au pays des avalanches quand un jour, — jour néfaste, — de barbares bucherons m'abattirent. Je souffris mille morts et pensais bien, à la fleur de mon âge d'arbre, finir dans quelque cheminée, à l'état de stupide bûche, quand je fus vendu, en société de pas mal d'autres arbres, à une papeterie de la Savoie, à St Julien, je crois.

" Là on me mis en brindille, on me noya et on me mis au feu, — rôti et noyé, quoi, — enfin on me convertit, après mille manipulations dont je vous fait grâce, en pâte à papier.

" Je devins même un très beau papier et, à ce moment, j'entrevis un avenir de gloire. Puis je fus transporté dans une imprimerie et on tira sur moi 3,000 exemplaires d'un magnifique volume de poésies décadentes... pouah... Ce que j'ai souffert ! Mais l'éditeur n'ayant vendu que trois de ces volumes, je fus remis au pilon !

" O, encore !... pensai je... la librairie !... oh ! la librairie... que me réserve-t-elle encore ?

" Le croirez-vous, monsieur, je fus, cette fois, vendu à un grand industriel qui me revendit à un épicier, lequel enveloppa de mes feuilles du chocolat frelaté.

" Je fus jeté à la rue... foulé aux pieds, pêle-mêle avec des débris sans nom... Enfin, une nuit, un chiffonnier me mit dans sa hotte et... je revins encore au pilon.

" Je n'avais qu'une crainte, c'était de repartir encore dans quelque imprimerie et de souffrir l'impression de quelque ineptie nouvelle. Mais le ciel en avait décidé autrement et je fus transformé en confetti, envoyé à Paris, puis je servis de projectile pendant la grande bataille du Carnaval. J'ai vu passer le bœuf gras, j'ai été lancé aux jolies " couleurs " de la palette gigantesque, lesquelles m'ont envoyé, à leur tour, aux élégants messieurs qui leur faisait cortège.

" Que vous dirais je de plus ?

" J'ai été lancé, relancé, tombé et ramassé vingt fois dans la poussière et dans la boue ; je suis arrivé, Dieu merci, jusque dans ton oreille ; j'y suis bien, il y fait chaud et... comme disait le maréchal, ' j'y suis, j'y reste '. "

Ainsi parla le confetti, mon hôte malgré moi.

Je l'ai toujours dans mon oreille gauche, il doit dormir, le traitre, car il ne dit plus rien. Mais j'espère bien arriver à m'en débarrasser, qu'il le veuille ou non.

S'il me fait de nouvelles confidences, je vous le ferai savoir.

PARISIEN.

ELLE LE SAVAIT

Madame Gibou.—Que pensez-vous de cela, madame Michu, mon petit Louis a eu le premier prix de sa classe à l'école ?

Madame Michu.—Comme vous devez en être fière, madame Gibou. Je connais ça moi, et je me rappelle encore l'orgueil qui m'a assailli, quand mon petit chien Médor a eu la médaille de l'Exposition.

PAS DE DANGER

Mlle Beauminois (furieuse).—Pourquoi, conducteur, avez-vous fait partir le char à l'instant où je mettais le pied sur la plate-forme ? Je pouvais tomber à terre !

Le conducteur (galant).—Il n'y avait pas de danger, mademoiselle, mes bras étaient ouverts pour vous retenir.

HUM ??

La maman.—Mauvais garnement que tu es ! Comment as-tu pu faire ton compte pour être rempli de boue comme tu l'es ?

Le petit Gaston.—Ça, maman, c'est en courant pour venir ici voir si tu avais besoin de moi pour une commission.

IL VOULAIT GUÉRIR VITE

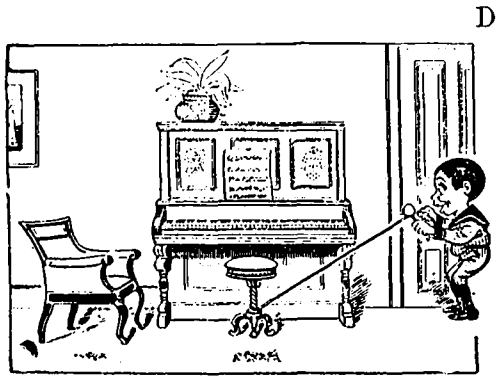
Le docteur.—Comment va votre frère, madame Bétasson ?

Mme Bétasson.—Beaucoup plus mal, docteur.

Le docteur.—Lui avez-vous donné le remède tel qu'ordonné par moi. Une cuillère à thé toutes les heures ?

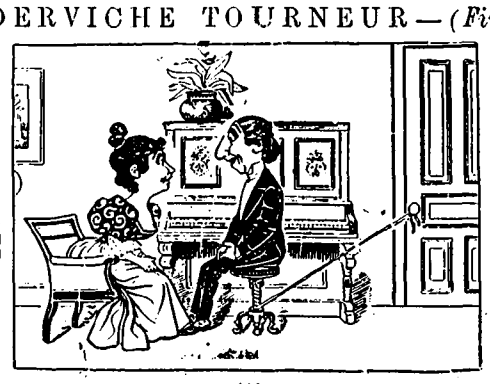
Mme Bétasson.—Non, docteur, je lui ai donné toute la bouteille à la fois. Il voulait guérir vite pour aller au théâtre ce soir.

DERVICHE TOURNEUR — *(Fin)*



III

Puis il attacha la corde après la poignée de la porte et... entendant du bruit, s'esquiva prudemment pour dire à son papa qu'on le demandait au salon.



IV

—Oui, mademoiselle, disait cet imbécile de Crétinien, tous mes amis s'accordent à dire qu'en gymnastique je suis capable de n'importe quel exercice. Aussi...

V

A ce moment, le papa ouvrait la porte, demandant : — Allons, Marie, est-ce que c'est encore cet idiot de Crétinien qui est venu ? Par où est-il donc passé ? *Marie.* — Mais, papa, ne le voyez-vous pas ? il s'en va aussi vite qu'il le peut !

Et pendant cette conversation, le pauvre Crétinien, comme un derviche tourneur, accomplissait des prodiges.